

Essai

Number 81, Winter 2000–2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (81), 46–58.

Christine Palmiéri
(sous la dir. de)
DE LA MONSTRUOSITÉ
EXPRESSION DES PASSIONS
L'instant même, Québec,
2000, 123 p. ; 17,95 \$

Ce petit ouvrage regroupe les textes de communications prononcées par des spécialistes de l'art et de la littérature lors du colloque *De la monstruosité, expression des passions* (Espace D. René Harrison, mars 1999). Ne grimaçons point, il est des essais sérieux issus de symposiums qui n'inspirent pas la moindre inappétence ; celui-ci, d'ailleurs (le titre n'y est pour rien !), ne souffre d'aucune infirmité. Il est doté d'une constitution solide et répond aux canons de l'élégance éditoriale.

Nous vivons à l'ère de l'image, qui s'est emparée de nos vies et de nos imaginaires. Au commencement de ce livre à plusieurs mains est une citation de Mary Shelley, géniale inventrice de Frankenstein : « Je n'avais jamais vu ni entendu quelqu'un qui me ressemblât. Étais-je donc un monstre ? ». Là est la question. Entre fascination et répulsion, le moins que l'on puisse dire c'est que la monstruosité ne laisse pas indifférent. Son image dans l'art refléterait même notre conscience de l'immanence du mal. Un art peuplé de créatures démiurgiques et d'êtres hybrides qui figurent notre propre image spéculaire. Entre « monstre » et « montrer », issus tous deux du latin *monstrare*, existe une stupéfiante gémellité sémantique que nous explique à merveille Pierre Ouellet, dans une courte histoire étymologique du mot *monstrum*, intelligente et spirituelle. Les auteurs, qui rivalisent de talent, évoquent tour à tour ce « moindre écart monstrueux » – car par « addition de légères transformations, on

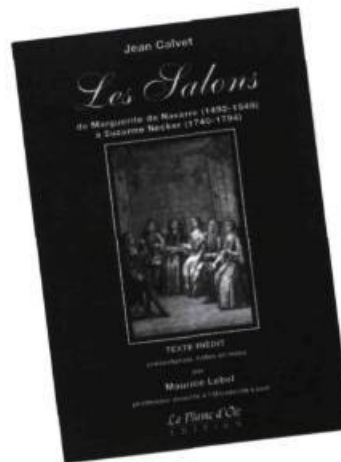
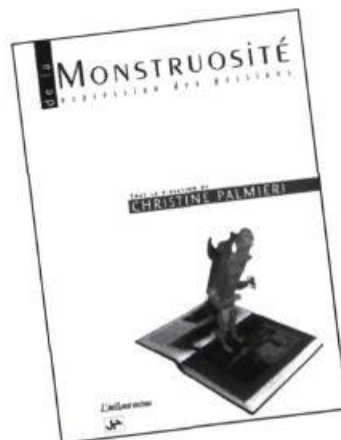
arrive à produire du différent, parfois un être distinct » –, ou encore ce « brouillon interminable et indéfini [...] qu'on ne peut 'accommoder', au sens optique de ce verbe ». Autrefois, on cachait la monstruosité ; la modernité, elle, s'emploie à rendre visible le visible, fût-il intolérable. Mais si le monstre nous divertit d'une monstruosité autrement plus terrifiante, il reste que le paradoxe est cruel, nous dit-on, qui « dénie la mortalité au siècle de l'extermination ».

Philosophique, artistique, littéraire, le propos exhibe la brillante singularité d'une intense réflexion. En conclusion, cette phrase d'une justesse effarante : « tout ce qui vient d'être dit de la monstruosité aurait pu l'être de la beauté... avec les mêmes mots ». *Ut pictura poesis*, s'écrierait Horace ; et le lecteur de refermer ce recueil avec la sensation de s'être enrichi d'une quantité éléphantique d'arguments. Comment diable une telle chose est-elle encore « envisageable » de nos jours ?

Armelle Datin

Jean Calvet
LES SALONS
DE MARGUERITE
DE NAVARRE (1492-1549)
À SUZANNE NECKER
(1740-1794)
La Plume d'Oie,
Cap-Saint-Ignace, 2000,
217 p. ; 19,95 \$

Relativement peu de gens, sans doute, connaissent aujourd'hui Monseigneur Jean Calvet (1874-1965). Cet « agrégé de l'Université et ancien professeur de littérature française à la Faculté Libre des Lettres de Paris » a laissé un nombre incalculable d'articles et de livres, dont un célèbre *Manuel illustré d'histoire de la littérature française* qui a été longtemps en usage dans



l'enseignement des belles-lettres en France et au Québec. L'un de ses anciens élèves, Maurice Lebel, professeur émérite à l'Université Laval, a choisi de publier les douze conférences inédites que le maître a prononcées à Paris « durant l'entre-deux-guerres » sur « l'influence des salons » dans la littérature française. Outre les deux du titre, ces salons sont ceux d'illustres demoiselles (de Scudéry, de Lespinasse), dames (de Sablé, de La Fayette, Geoffrin, Scarron, de Lambert, de Tencin, du Deffand) et marquise (de Rambouillet) des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Maurice Lebel ajoute aux textes originaux un index des noms propres et, surtout, des notes généreuses et inédites.

Les usagers du susdit *Manuel* reconnaîtront ce que la préfacière Marie Chalendar appelle « le caractère informatif » de ces conférences. Ces dernières renseignent d'abondance, en effet, sur les origines, les orientations intellectuelles et l'apport « immense » de

ces « véritable [s] institution [s] sociale [s] » que furent les salons, et relatent les sujets de discussions, les rivalités salonnières, la qualité des habitués, les héritages reçus et laissés par les animatrices, les divertissements mondains de ces lieux privilégiés... De là le côté anecdotique des textes, où percent aussi, il fallait s'y attendre, les préoccupations morales du prélat.

Ce livre, issu du geste pieux d'un élève à l'endroit d'un maître admiré, rappellera sans doute des souvenirs aux nostalgiques du cours classique québécois d'avant les années 1960 et montrera aux plus jeunes une part de ce que l'on a longtemps, à l'instar de Calvet, considéré ici comme un « enseignement littéraire ».

Jean-Guy Hudon

Jean Malaurie
HUMMOCKS
T. 1, NORD GROENLAND -
ARCTIQUE CENTRAL
CANADIEN
Plon, Paris, 1999,
559 p. ; 60,95 \$

Jean Malaurie
HUMMOCKS
T. 2, ALASKA - TCHOUKOTKA
SIBÉRIENNE
Plon, Paris, 1999,
709 p. ; 67,95 \$

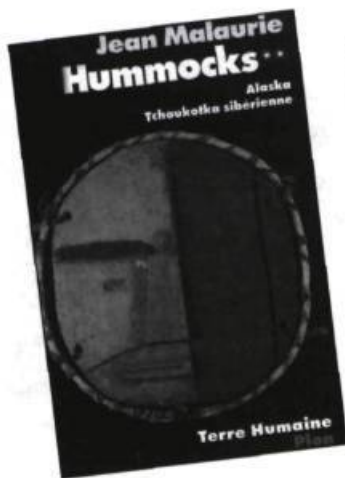
Jean Malaurie a beau dire, inspiré par Buffon, « plus je sais, moins j'ai de certitudes », il ne parvient pas à toujours refouler les sursauts de colère ou les vagues de nostalgie. Ce que subissent les populations circumpolaires lui paraît, au mieux, inadapté, au pire cruel et même meurtrier. En cours de route, il écorche à peu près tous les gouvernements, du Danemark au Canada, de la Russie aux États-Unis, qui ont eu à traiter avec les habitants du froid. En nuancant cependant.

Prétention excessive de sa part ? Sans doute serait-ce le cas si le gigantesque et durable Malaurie ne menait pas ses observations avec tant de minutie, autant de prismes complémentaires, en poussant

aussi loin les comparaisons. S'il étudie les effets du froid nordique sur la pierre et la végétation au cours d'une trentaine d'expéditions et de longs séjours, c'est pour les mettre en parallèle avec ce que le Hogar africain lui a dit au sujet des alternances du chaud et du froid. S'il entend sa carrière avec les outils conceptuels du géologue, c'est pour ajouter au fil des ans les éclairages de maintes autres disciplines. Pour mieux comprendre ceux qu'il dénomme les derniers rois de Thulé et chacun de leurs voisins, il s'initiera aux diverses langues, s'approchera respectueusement des mystères du chamanisme, osera s'interroger à haute voix sur la place et le rôle de l'homosexualité dans les cultures nordiques, vivra et mangera comme vivent et mangent les humains du septentrion.

À mesure que se déroule le témoignage de Malaurie, décennie après décennie, les questions se précisent. La plupart gravitent autour de la difficile relation entre les fragiles cultures du Pôle et les gouvernements qui, depuis leur confort et leurs certitudes, multiplient les maladresses à l'égard de leurs minorités nordiques. Même les bonnes volontés des élus et des bureaucrates aboutissent, en effet, au sortir de boucles différentes, au même piteux résultat : on infantilise, on contamine, on nivelle, on déporte. De ce point de vue, il importe peu que les perspectives et les méthodes diffèrent, puisque toutes anémient et déciment. Malaurie analyse, éclaire, balise les recherches et les gestions souhaitables.

Il a, on s'en doute, bousculé autant d'idées préconçues que de gestionnaires suffisants et d'universitaires cloisonnés. Il rend pourtant hommage à ceux, nombreux malgré tout, qui ont fini par consentir à le laisser circuler, interroger, blâmer. On peut s'étonner, cependant, quand Malaurie salue avec respect ses interlocuteurs canadiens, de ne



trouver que des références au gouvernement central et que jamais ne surgissent les noms, par exemple, d'Éric Gourdeau, de Bernard Saladin d'Anglure ou de Louis-Edmond Hamelin. Querelles de spécialistes ? Espérons qu'il y a d'autres hypothèses, car une telle fresque doit bannir les petites.

Laurent Laplante

**Zhu Cunming
et Dominique Fernandez
LA BEAUTÉ**
Desclée de Brouwer, Paris,
2000, 133 p. ; 16,95 \$

Comme le prévoit cette collection qui en est à son septième titre, voici un double discours, Orient-Occident, sur la beauté cette fois. Zhu Cunming aborde le sujet à la chinoise par la dialectique de la contradiction. Il s'interroge sur une certaine laideur qu'il décele dans la poterie et les bronzes antiques, ces figures légendaires reproduites en coupe longitudinale dont les deux côtés se reflètent en miroir. Représentations audacieuses de la double nature du monde, ces monstres stylisés sont, nous dit l'auteur, des images de la sagesse pour qui sait découvrir la beauté sous ces masques grimaçants. Le message prend le pas sur les apparences.

La question est plus ambiguë pour nous, occidentaux, qui avons hérité de l'esthétique grecque où la beauté correspond à l'harmonie de la forme. Dominique Fernandez souligne le danger de cette vision

extérieure de la beauté et l'indécision où elle nous plonge ; car si la beauté est éternelle, c'est dans le monde de la relativité qu'elle se manifeste et sa notion a considérablement varié selon les époques. Un beau texte sur la perplexité, qui nous fait osciller entre la beauté immobile de Baudelaire et le mythe d'Orphée dont la musique reflète l'aspect insaisissable.

Jean-Claude Dussault

**Esther Trépanier
MARIAN DALE SCOTT
PIONNIÈRE
DE L'ART MODERNE**
Musée du Québec, Québec,
2000, 300 p. ; 35 \$

Cet ouvrage a été conçu pour accompagner l'exposition des œuvres de Marian Dale Scott présentée au Musée du Québec du 6 avril au 4 septembre 2000. Si l'historienne de l'art Esther Trépanier, commissaire de l'exposition et auteure du livre, confie en préambule que « Marian est devenue une amie très chère », elle est parvenue à ne jamais verser dans l'hagiographie. Elle a même réussi à examiner très subtilement, et avec objectivité, la frustration que toléra une Marian Scott nantie d'un mari célèbre et brillant qui prenait « une large place que son épouse, de son propre aveu, lui laissait volontiers ».

Femme réservée, donc, mais aussi pionnière : une dualité psychologique dont Esther Trépanier devise admi-

nablement dans un chapitre savoureux, « Une gauchère que l'on a obligée à devenir droitière à l'âge de huit ans ». Innovatrice, Marian Dale Scott le fut assurément, à trois titres au moins : elle fit partie de ces artistes canadiens qui ont les premiers exploré les voies de l'art moderne avant les années 1940 ; elle fut aussi l'une des premières femmes à accéder à l'université et au statut d'artiste professionnelle ; elle fut enfin une exploratrice de l'art qui n'a pas craint de s'aventurer dans des voies nouvelles. « Au total, écrit John R. Porter, directeur général de l'exposition, son univers pictural aura embrassé le paysage, l'univers urbain, la figure humaine, l'univers végétal, l'univers cellulaire et l'abstraction géométrique. » Son art aura beaucoup évolué, de la modernité figurative à l'abstraction ; le livre, réalisé selon un plan chronologique, en fait parfaitement la démonstration. Marian Scott a vécu avec son siècle, ne s'est pas censurée, ne s'est pas empêchée non plus d'être « perméable aussi bien au Groupe des sept qu'à l'art européen et à l'art américain [avec] un intérêt particulier pour les arts primitifs, l'art chrétien, l'automatisme et le courant plasticien », avant de tenter, au terme de son itinéraire pictural, de réaliser une synthèse dialectique de la structure et de l'expressivité. Trente pages de reproductions en couleurs illustrent d'ailleurs le prodigieux itinéraire artistique de Marian Scott, des maisons québécoises des débuts au merveilleux portrait de Lois Gordon, des fleurs et des escaliers roulants du magasin Eaton aux compositions sans titres de la fin.

Une liste des illustrations et des œuvres de l'exposition de Québec, des repères chronologiques, une bibliographie sélective et un index onomastique complètent cet ouvrage fort bien rédigé, que l'on serait tenté de qualifier d'exhaustif. Une rétrospective remarquable d'une pionnière canadienne de l'art moderne.

Isabelle Collombat

Gérard Beaudet
(sous la dir. de)

LE PAYS RÉEL SACRIFIÉ
LA MISE EN TUTELLE
DE L'URBANISME AU QUÉBEC
Nota bene, Québec, 2000,
362 p. ; 17,95 \$

Le ton de cet ouvrage est résolument critique et provoquant : il s'agit d'un brûlot. Les auteurs (Gérard Beaudet, Paul Lewis, Jean Decarie et Daniel Gill) condamnent avec énergie les incompétences, le laxisme et le désengagement des autorités publiques en matière d'aménagement du territoire au Québec. S'appuyant sur une documentation très fournie (rapports officiels, coupures de presse, travaux universitaires), l'ouvrage fustige une politique urbaine jugée arrogante et technocratique, amnésique et myope, ignorante des mesures de protection de l'environnement et méprisante des règles minimales de consultation démocratique.

Le livre fourmille d'exemples récents : l'implantation de Loblaw's sur le site de la gare Jean-Talon, le réaménagement de la côte des Éboulements dans Charlevoix, le démembrement de l'ancienne ferme des sulpiciens sur le mont Royal ou encore le projet d'implantation du CHUM dans le quartier Rosemont viennent illustrer « les multiples facettes d'une dérive générale ». Un gâchis qui se traduit notamment par la « privatisation » des services municipaux, la multiplication des expertises complaisantes, le gaspillage systématique des ressources paysagères et patrimoniales, le développement du « mitage » et la multiplication des friches industrielles.

Nos auteurs tentent d'expliquer cette dilapidation du bien public à la fois par une allégeance totale aux règles d'une économie néolibérale et par une mauvaise gestion financière. Mais il y aurait une

autre raison, politique et générale, à toutes ces pratiques irrationnelles : la perspective de l'échec du projet souverainiste. L'épuisement de ce rêve d'un pays mythique et de la rationalité politique qui le portait depuis les années 1970, aurait engendré dans une urgence toute névrotique des décisions viscérales et expéditives dans le domaine de la santé, de l'éducation et bien sûr de l'aménagement du territoire. « On cherche à rassembler les conditions gagnantes, mais on ne parvient qu'à accumuler les conditions perdantes. On ignore ceux qui réclament qu'on mette fin au gâchis ou pire, on les tient pour responsables. Et on en rajoute. Comme si on estimait, inconsciemment, que le sacrifice du pays réel sur l'autel du pays mythique était le prix à payer pour s'être collectivement refusé le second. »

Sur cette toile de fond bien grise, l'ouvrage analyse « le défi » du grand Montréal et conclut à la mutation nécessaire de la ville-centre au profit d'une ville-région (« Montréal disparaîtrait comme entité municipale pour être reconstituée, redéployée comme municipalité d'agglomération »).

Pour finir, cet ouvrage dense et militant invite à redéfinir l'espace québécois avant tout comme un pays spécifique, « un pays réel », c'est-à-dire une terre avec ses terroirs, et à faire de la pratique de l'urbanisme une question publique dotée de moyens politiques. Le projet est louable, le propos énergique et stimulant, mais le tout est un peu brouillon et vaguement trompeur (on nous annonce en page de couverture « la mise en tutelle de l'urbanisme québécois » mais c'est surtout le procès de l'urbanisme montréalais qui est fait). Les preuves s'accumulent mais les attaques se répètent. La rhé-



torique est parfois bavarde et le style, lorsqu'il s'emporte, donne l'impression, fort désagréable, de prendre le lecteur à témoin (en otage ?) dans un règlement de compte personnel. Dommage de desservir ainsi une cause juste et entendue.

Christine Zahar

Marie-Christine
Gomez-Géraud
ÉCRIRE LE VOYAGE AU
XVI^e SIÈCLE EN FRANCE
Presses universitaires
de France, Paris, 2000,
128 p. ; 15,95 \$

Le désir de conquérir et de maîtriser le monde par le savoir et l'expérience qui a marqué la Renaissance s'est exprimé de façon privilégiée dans le récit de voyage. Comme le montre bien Marie-Christine Gomez-Géraud, les récits de pèlerinage du XVI^e siècle, véritables guides des Lieux saints, tout comme les récits de découverte, prétendent rendre compte le plus objectivement possible des lieux visités afin de constituer un objet de savoir sur le monde. Paradoxalement, ce désir d'objectivité, qui tend à reléguer au second plan l'expérience individuelle du voyageur, s'opère dans la médiation des discours et des référents culturels qui prédominent à l'époque. La relation de voyage, nous dit Marie-Christine Gomez-Géraud, « n'est jamais le fruit de la pure expérience ». « Les éléments puisés à la source de l'expé-

rience ne forment qu'une très petite partie de la relation de voyage : la bibliothèque fournit l'essentiel de l'écriture viatique » de même qu'« entre expérience et écriture s'interposent les livres sans lesquels il serait impossible d'interpréter le monde ». Ainsi les voyageurs recourent spontanément à des archétypes bibliques et gréco-latins pour reconnaître la réalité, la répertorier et la classer. La plupart inclinent à tendre, au-dessus de la diversité et de la richesse du réel, un filet simplificateur qui permet de l'ordonner et de le maîtriser. Il s'agit d'un processus d'assimilation des connaissances qui procède par réduction de l'inconnu au connu. Par ailleurs, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, le récit de voyage s'émancipe parfois de ses cadres traditionnels pour « laisser place à une expression littéraire plus affirmée ». Afin de susciter des dévotions, le récit de pèlerinage, par exemple, vise à émouvoir le lecteur, quitte à travestir les Lieux saints parcourus. Pour se justifier auprès de ceux qui ont commandité son voyage, le découvreur ne manque pas non plus de recourir aux fleurs de la rhétorique pour rendre compte de son expédition. Bref, on assiste à « un éloignement du référent réel de l'espace étranger qui devient alors soit le prétexte à une méditation empruntant les chemins de l'allégorie, soit le support symbolique d'une rêverie ». On est encore loin de l'épanchement émotionnel des voyageurs romantiques, mais



« il n'est pas faux de dire que la littérature prend peu à peu possession du genre ».

Voilà un des aspects fort intéressants abordés par l'ouvrage de Marie-Christine Gomez-Géraud dans lequel on trouve également une anthologie de textes qui, à quelques exceptions près, « n'ont pas fait l'objet d'éditions récentes ». Une partie intitulée « Approches linguistiques » s'intéresse à la parataxe ou syntaxe du récit de voyage (les marques temporelles, la liste, la digression), et aux moyens déployés par les voyageurs pour exprimer la nouveauté et l'inconnu (la comparaison, l'analogie, l'image, la mesure chiffrée, le lexique indigène, etc.). En annexe, un répertoire bibliographique des voyageurs permet au lecteur de se familiariser avec les textes cités ou mentionnés au cours de l'étude.

Pierre Rajotte

Daniel Bertrand
ROGER LEMELIN,
L'ENCHANTEUR
Stanké, Montréal, 2000,
328 p. ; 24,95 \$

C'est une expérience passionnante que de lire la biographie d'un homme qu'on a connu et côtoyé au travail. Telle fut pour moi la lecture de *Roger Lemelin, l'enchanteur*. Un homme assoiffé de pouvoir, en un sens, mais d'un pouvoir qu'il a voulu amical et chaleureux. Le livre de Daniel Bertrand, malgré quelques gaucheries, fait revivre le père des « Plouffe », un surprenant

mélange d'ambiguïté et d'ambition sur fond de bonté et de générosité. Ce qui ressort en fin de compte, c'est la grande solitude intérieure de cet homme qui voulut avant tout être aimé et était prêt à y mettre le prix. Cette biographie pêche cependant par une trop grande empathie avec son héros, par l'absence d'une approche critique des témoignages uniformément louangeurs sur lesquels Daniel Bertrand appuie son récit. Il reste qu'il nous offre une image très vivante de ce personnage unique dans l'histoire littéraire du Québec.

Jean-Claude Dussault

Karen Messing
LA SANTÉ
DES TRAVAILLEUSES
LA SCIENCE
EST-ELLE AVEUGLE ?
Trad. de l'anglais
par Danielle Charron
Remue-ménage/Octarès,
Montréal/Toulouse, 2000,
306 p. ; 23,95 \$

Croyez-vous que la science est vraiment objective ? Non, répond Karen Messing, qui ne se contente pas de critiquer.

La préface de Maria De Koninck a beau ajouter à la crédibilité du livre, l'auteure pouvait largement s'en passer pour la traduction de son ouvrage capital sur la santé des femmes, fruit de vingt ans de recherches et publié pour la première fois à Philadelphie en 1998. Entre son enseignement à l'UQAM et les conférences internationales, la très réputée

génétiennne a rédigé ce livre à l'intention des chercheurs, des patrons, des syndicats et des travailleurs afin de dénoncer la méconnaissance scientifique de la santé des travailleuses, méconnaissance qu'elle n'hésite pas à qualifier d'ignorance délibérée.

Les trois premiers chapitres étudient la différence entre la santé des travailleuses et celle de leurs collègues masculins. On y observe que la nature des tâches – dites *légères* – majoritairement occupées par les femmes suscite peu d'intérêt quant aux facteurs qui affectent la santé des travailleuses. S'il est aisé de reconnaître le risque, pour la santé, de soulever quotidiennement des poches de farine de quarante kilos, les effets des insultes multipliées que doivent endurer les réceptionnistes sont en revanche passés sous silence, de même que les postures acrobatiques des préposées à l'entretien chargées de récurer les toilettes des tours à bureaux. Les troubles que vivent les femmes et que nous devrions associer à leurs conditions de travail plutôt qu'à des problèmes d'ordre *personnel*, et, conséquemment, la difficulté pour les travailleuses à se faire indemniser en cas de maladie sont ainsi très souvent ignorés. Les chapitres 4 à 6 expliquent pourquoi les scientifiques se désintéressent des besoins des travailleuses. Puis dans les chapitres 7 à 10, Karen Messing expose le traitement que réservent les scientifiques aux problématiques concernant les femmes. C'est là que l'auteure est si intéressante : elle ose porter un regard lucide et critique sur la culture scientifique érigée en institution immuable par les hommes. Enfin, le dernier chapitre propose des solutions, de nouveaux outils de travail, de nouvelles façons de faire et encourage le dialogue entre les disciplines.

Pour une fois, un ouvrage scientifique ose critiquer la science et ses disciples. Sa riche bibliographie intéressera par ailleurs les chercheurs. Les éditions du Remue-ménage confirment ici leur statut

d'éditeur judicieux en matière de recherche féministe : souhaitons qu'ils publient aussi le prochain essai de Karen Messing, qui sera traduit en cinq langues.

Caroline Caron

Marion Meade
LA FOLLE VIE
DE WOODY ALLEN
Trad. de l'américain
par Jean-Pierre Quijano
Lattès, Paris, 2000,
453 p. ; 29,95 \$

Dans son long métrage *Manhattan* (1979), Woody Allen joue un personnage (Isaac Davis) qui redoute par-dessus tout l'idée de la publication d'une biographie contenant tous les détails déplaisants relatifs à sa vie privée. Ce cauchemar anticipé est aujourd'hui devenu réalité : il s'agit du livre de Marion Meade, traduit de l'américain *The Unruly Life of Woody Allen*. Cette biographie non autorisée, qui couvre l'enfance jusqu'à nos jours, se centre principalement sur les travers de la vie personnelle de Woody Allen, en laissant de côté l'aspect créatif de sa carrière (qui ne sert en fait que de toile de fond), pour se concentrer sur les aspects pathologiques de l'homme.

Avec *La folle vie de Woody Allen*, on a parfois l'impression de lire le *National Enquirer*, l'équivalent américain du *Lundi* ou de *Photo-Vedettes*. Pourtant, Marion Meade a effectué une longue enquête auprès de proches du cinéaste ; elle n'a toutefois pas eu l'occasion de laisser le principal intéressé s'expliquer directement, ce dont elle s'accommode fièrement. Marion Meade ne s'est pas vraiment intéressée à l'artiste ; elle écrit d'ailleurs à propos de l'avant-dernier long métrage de Woody Allen ce commentaire qui traduit un jugement somme toute assez superficiel de l'œuvre : « Comme la plupart des films de Woody, *Celebrity* comportait plusieurs moments de sublime hilarité, mais le reste était passablement



ennuyeux et manquait de substance, comme s'il s'agissait d'un scénario de vingt minutes que l'on aurait étiré pour en faire un long métrage de deux heures.»

Ceux qui veulent connaître des détails croustillants sur les relations de Woody Allen avec les femmes, en particulier Mía Farrow et Soon-Yi, seront choqués. Ceux qui croient en revanche que les films de Woody Allen valent plus que de simples comédies de mœurs n'apprendront rien de nouveau sur le sens de l'œuvre du cinéaste. Je recommanderais plutôt les scénarii des films *Annie Hall* et *Manhattan* de Woody Allen, récemment publiés dans des éditions bilingues par *Les Cahiers du cinéma* (2000).

Yves Laberge

Pierre Vadeboncoeur
L'HUMANITÉ
IMPROVISÉE

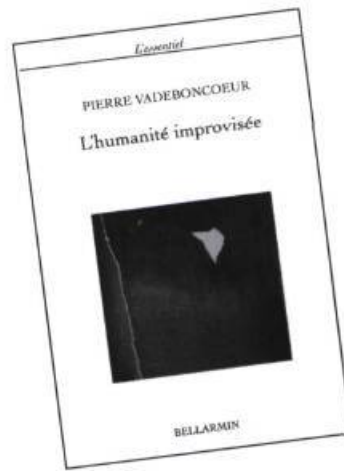
Bellarmin, Montréal, 2000,
187 p. ; 19,95 \$

Le nouvel essai de Pierre Vadeboncoeur, dès l'abord, déconcerte : cette analyse critique de la postmodernité s'ouvre sur trente pages consacrées à Miron. La célébration y prend des accents de cantate et certaines formules laudatives peuvent, hors contexte, prêter à une facile ironie. Ailleurs, la pensée tend parfois à se replier sur elle-même, la phrase se fait elliptique, l'affirmation simplifiée. Mais avec Vadeboncoeur nous ne pouvons jamais en rester à des réactions épidermiques. Il ne cherche pas à plaire mais à nous conduire dans une voie où, depuis un demi-siècle, avec patience et passion, il chemine : apprendre à nous ouvrir les yeux, le cœur, l'esprit.

Nous comprenons vite que Miron, avec Borduas, Gabriel Filion, avec Péguy aussi, sont

donnés comme des phares pour notre temps de brouillard. Et s'il arrive que telle facette de la pensée nous échappe, c'est qu'elle est en train de se constituer : d'abord avancée, ébauchée, rêvée, l'idée jaillit bientôt dans toute sa vigueur. En fait, nulle ambiguïté avec celle qui conduit cet essai (plutôt que le « pamphlet » annoncé) : « la situation faite à la liberté intérieure dans le monde actuel » est non seulement dégradée mais annulée. Notre civilisation a évacué toute forme d'intériorité, elle lui refuse droit de cité par tous les moyens, directs ou détournés. Notre civilisation, c'est-à-dire le postmodernisme ; nous croyons le connaître, les intellectuels en parlent tant. Au fait, qu'est-ce ? Peut-on dire quand, où, par quoi, par qui il commence, ses œuvres, ses repères ? Ce flou dans lequel nous sommes quant à l'appellation ne témoigne-t-il pas de sa nature même ? Vadeboncoeur ne nous renseigne pas là-dessus, il ne se préoccupe pas de faire œuvre d'historien ou de sociologue, mais pour qui, comme lui, sait voir, les manifestations, les effets, les mortels dangers du postmodernisme sont sans équivoque. S'il est difficile de lui assigner un début, nous ne pouvons que constater un mouvement éperdu d'accélération, le « moderne » se fuyant lui-même, toujours à la poursuite de quelque objet qu'il ignore et qui n'est que son propre néant.

Très tôt dans ces pages, apparaissent la Porte, l'Absence, la Présence, la Réalité. La majuscule récurrente et obsédante renvoie, bien sûr, à l'absolu : l'idée même a disparu de notre civilisation, le « discours vertical » en est banni. L'a remplacé l'indifférence. Nous y sommes immergés, presque asphyxiés. Le postmodernisme a été une trahison



direction et une attitude. Ne plus céder aux mirages collectifs, à la fascination du néant mais, par notre propre effort, nous réapproprier la part manquante par l'intériorité.

Ce livre fort et essentiellement tonique fait l'éloge de « la conscience inquiète et minoritaire, individuelle et réfractaire ». Magnifique définition de la pensée, de la parole et de l'action de Vadeboncoeur !

Roland Bourneuf

Gilles Perron
MARIA CHAPDELAINE
DE LOUIS HÉMON
Leméac, Montréal, 2000,
71 p. ; 5,95 \$

Isabelle L'Italien-Savard
LES GRANDES MARÉES
DE JACQUES POULIN
Leméac, Montréal, 2000,
78 p. ; 6,95 \$

car il a « bradé » l'expérience humaine vécue, recueillie, éprouvée, affinée, retravaillée par la réflexion, condensée en valeurs qui nourrissent et qui aiment la personne et la cité.

L'analyse de Vadeboncoeur est impressionnante. Il va vite parfois. Ainsi il écrit que « l'action sur soi n'existe plus ». Certes, les vents dominants ne poussent pas de ce côté mais combien de personnes de toute condition, de toute croyance, continuent de la pratiquer, de l'enseigner, à l'abri des journaux et des caméras ? Cependant le diagnostic global emporte l'adhésion.

Que faire alors dans cette grande dérive, ou plutôt cette débâcle pour laquelle il n'est « rien derrière, mais rien non plus par devant » ? Ne pas nous en tenir au culte du *Refus global* ni à celui de mai 68 ! Vadeboncoeur reconnaît l'insuffisance d'une vue seulement intellectuelle de notre situation – nous la vivons. Il ne montre pas des moyens mais une

La littérature, c'est le texte et non son pourtour. N'empêche que la connaissance du contexte culturel et sociohistorique constitue un atout certain pour comprendre parfois la portée de la suite événementielle elle-même, mais surtout plusieurs autres composantes narratives de l'œuvre de fiction, de la postmoderne en particulier. Les auteurs de ces deux courts essais, professeurs de littérature au cégep, apportent leur contribution pour satisfaire à l'une des exigences du programme de français entré en vigueur au collégial en 1994. Les deux essais, de structure identique, présentent avec justesse et simplicité la toile de fond sur laquelle s'inscrit en relief l'œuvre choisie. Simplicité et non schématisation réductrice. On n'a qu'à lire la brillante synthèse que réussit Isabelle L'Italien-Savard de l'histoire, de la société et de l'univers musical de l'époque des *Grandes marées* pour s'en convaincre. Gilles Perron n'est pas moins habile, quoique l'univers de *Maria Chapdelaine*, roman réaliste, ne suscite pas les mêmes interrogations que celui du roman de Poulin. Néanmoins, l'éclairage qu'il

projette sur un espace géographique et social devenu exotique avec le temps est essentiel à la compréhension des thèmes de l'identité et de l'exil au cœur du roman de Louis Hémon. Les deux essais se referment après une série de questions, de sujets de dissertation et une bibliographie invitant à entrer plus profondément dans l'œuvre. Ces ouvrages sont faits de telle sorte que l'étudiant ne puisse faire l'économie de la lecture du roman. Le lecteur curieux tirera également profit de ce genre d'ouvrage lors d'une relecture.

La maison Leméac a visé juste en créant « Parallèle », « collection de livres-compagnons qui se propose d'entrer dans l'univers des grandes œuvres de la littérature québécoise en empruntant des chemins qui l'encerclent ». Outre l'intérêt pédagogique de ces essais, on ne saurait nier leur importance pour le rayonnement de notre littérature.

Pierrette Boivin

Lisa Carducci
CORRESPONDANCE
DE BEIJING 1991-1997
XYZ, Montréal, 2000,
255 p. ; 16,95 \$

Des écrivains qui s'échangent des confidences sur leur vie quotidienne et leurs problèmes de création, c'est en soi de peu d'intérêt, comme certains chroniqueurs n'ont pas manqué de le souligner. Il y a ici cependant une petite voix qui à



travers cette correspondance nous parle discrètement de son acclimatation à Beijing et à la Chine et cela est sans prix. Lisa Carducci ressent le besoin d'écrire et elle s'est trouvée des correspondants québécois avec lesquels elle échange des observations ou des états d'âme qui nous font pénétrer par petites touches dans cet univers chinois qui nous semble presque inextricable. Elle parle de son enseignement à l'université, de son travail dans une station de télévision locale, de la politesse particulière des Chinois, de ses multiples implications socio-culturelles dans cette ville bouillonnante, de la température et de la couleur des saisons, des fruits et des légumes nouveaux qu'elle découvre, des fêtes, de ses courts voyages en train au Ningxia, à Haerbin et à Luoyang, des spectacles et des films chinois qu'elle va voir ; mais jamais de longs discours

sur la Chine. Plutôt une accumulation de petits détails de la vie quotidienne qui rendent ce pays familier. L'on comprend qu'elle y soit attachée au point de ne plus désirer vivre ailleurs, et son plaisir de le décrire nous communique agréablement son plaisir d'y vivre.

Jean-Claude Dussault

Marcel Béliveau
et Sylvie Granger
SAVOUREUSES
EXPRESSIONS
QUÉBÉCOISES
Du Rocher, Monaco, 2000,
227 p. ; 19,95 \$

L'ex-animateur de télévision Marcel Béliveau et son épouse Sylvie Granger ont concocté un petit ouvrage regroupant des mots et expressions du parler populaire québécois, qu'ils ont intitulé *Savoureuses expressions québécoises*. Ce livre, divisé en deux parties (les mots et les expressions populaires), est coiffé d'une introduction plus que modeste. On y retrouve des expressions typiques comme « être grasdur » ou « s'énerver le poil des jambes » ainsi que des mots issus du jargon populaire tels que « achaler », « mâche-patates » ou « cossins ».

Le mot ou l'expression sont présentés dans leur forme populaire et suivis d'une courte définition, parfois d'un exemple. Cet ouvrage souffre pourtant d'un manque flagrant de constance et de rigueur ; certains mots sont pourvus

d'un ou de deux exemples alors que d'autres n'en ont aucun. De plus, on ne retrouve aucune explication historique ni même de simple spécification régionale, ce qui aurait été certes pertinent pour un ouvrage de ce genre. Il serait donc tout à fait éhonté de qualifier ce livre de dictionnaire ; tout au plus peut-on parler de regroupement alphabétique, voire de liste.

En plus de nous présenter des expressions et des mots de tout acabit, les auteurs ne se sont pas gardés d'inclure dans leur ouvrage des expressions populaires franchement grossières, qu'il est inutile de répéter ici, deux tableaux dressant une liste des jurons québécois (de « être en baptême » à « torrieux ») et une liste des mots désignant un imbécile. Si l'introduction nous explique que « certains mots et expressions parfois vulgaires et grossiers, n'ont pas été laissés de côté, puisqu'ils font partie du langage populaire », il reste que ce choix est discutable.

Bien qu'il puisse être amusant pour un instant, *Savoureuses expressions québécoises* a un contenu bien pauvre et n'est, pratiquement, d'aucune utilité. Il peut s'avérer être un cadeau charmant pour un cousin français ou un ami américain, mais sans plus. Ce ramassis d'expressions et de mots n'apporte rien de neuf, ni au monde linguistique ni au monde littéraire.

Natalie Thibault

Le compositeur Rodolphe Mathieu (1890-1962) est un personnage énigmatique de l'histoire culturelle du Québec. Libre penseur foncièrement ouvert à la pensée moderne, il écrit entre 1913 et 1933 des œuvres d'une étonnante originalité, puis il cesse pratiquement de composer. Esprit original et autodidacte, il refuse d'adhérer aux diktats de la pensée cléricale et conservatrice de l'époque. Durant cette période, il interroge le processus de création artistique, découvre la science et consigne ses réflexions dans un cahier.

RODOLPHE MATHIEU

Choix de textes inédits

annotés par Marie-Thérèse Lefebvre



GUÉRIN Montréal

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>
Courriel électronique: france@guerin-editeur.qc.ca

Jean-Luc Nancy
L'INTRUS
 Galilée, Paris, 2000,
 45 p. ; 17,95 \$

Le domaine de la transplantation d'organes est aujourd'hui devenu un immense marché qui inscrit le corps morcelé dans la logique cynique de la mondialisation. Sous le devoir d'humanité auquel nous incitent les compagnies pharmaceutiques, les associations de toutes sortes et les gouvernements (mais d'où vient ce devoir, à quelle responsabilité est-il réellement lié ?, voilà à mon sens des interrogations nécessaires mais soigneusement évitées) surgit le problème du pouvoir et de la puissance de la technique, avec son gigantesque réservoir capitalistique. Dans ce contexte où les morceaux de corps sont pure valeur d'échange, comment le malade vit-il la greffe, l'arrivée de l'autre en lui, comment meurt-il à l'organe qui le quitte, comment expérimente-t-il la coupure ? Vous avez parlé du « malade »... Quel ennui ! Voyons ! La chair est trop triste... tournons-nous vers le fric !

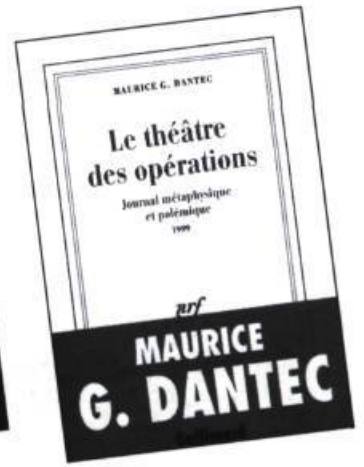
Certains chercheurs (par exemple, l'équipe du docteur Jean-Charles Crombez, de l'hôpital Notre-Dame, à Montréal) ont beaucoup insisté sur le fait que la greffe implique des « rencontres » au sens où elle met en scène le collectif, souvent au premier chef les familles du receveur et du donneur. Jean-Luc Nancy, qui a « reçu » il y a quelques années un cœur et a ensuite développé un zona et un cancer (à cause des effets sur lui de l'immunodéficience), insiste plutôt sur la nécessité d'assumer l'organe importé comme un intrus pour laisser infiniment ouvert son accueil. À ses yeux, la transplantation « impose l'image d'un passage par le néant, d'une sortie dans un

espace vide de toute propriété et de toute intimité ». Personne ne peut juger la perception subjective que peut avoir chaque greffé de son greffon, d'autant plus qu'elle n'a souvent rien à voir avec la perception objective qu'en ont les médecins. Je constate simplement que Nancy – dans ce très émouvant texte – dit à quel point cette expérience l'a rendu attentif à son propre corps. Ayant enfin commencé à l'entendre et à le respecter, devant la perte des repères provoquée par l'arrêt de mort éventuel et la possibilité de la survie, une énigme se pose : à partir d'où puis-je désormais parler, dire « je » ? Autre façon de préciser que la greffe et le travail d'« accoporation » qu'elle suppose oblige à repenser la place du sujet et les outils de sa « re-constitution » hors du cadre cartésien.

Michel Peterson

Jacky Alaux
LA BARAKA
LA GUERRE D'ALGÉRIE
DE 1957 À 1962
 Varia, Montréal, 2000,
 175 p. ; 23,95 \$

Jacky Alaux a émigré au Canada, dont il est citoyen depuis près de 40 ans, juste après la guerre d'Algérie. Impliqué dans cette guerre, Alaux le fut à double titre. En tant que pied-noir d'abord, parmi ces Français établis en Algérie depuis 1830. En tant que volontaire parachutiste ensuite, engagé dans une des plus prestigieuses unités militaires qui combattirent le Front de libération nationale de 1957 à 1962. Avec son régiment de chasseurs parachutistes (il s'agit d'une unité d'infanterie), il prend part aux combats contre les rebelles dans les hauts plateaux ; une « sale guerre » si l'on peut encore concevoir qu'il en



existe des propres. Mais dans le cas de celle-ci, le malaise vient du fait que des gens qui avaient cru en l'avenir de ce département français ont eu le sentiment d'être mystifiés, lâchés à la dernière minute par le pouvoir, floués par ce que beaucoup ont pu considérer comme une volte-face politique. Des historiens se penchent encore avec des arguments divers, voire contradictoires, sur cette période. Jacky Alaux, lui, raconte « sa » guerre, avec des mots simples, un style qui s'apparente à celui d'un journal de route, et on le devine une certaine réserve, sinon une sourde rancœur du reste parfaitement compréhensible, pour conclure : « Les pieds-noirs doivent s'en aller ; ils n'auront droit qu'à vingt kilos de bagages chacun. Ils perdent leur pays, leurs biens et leur identité. Là-bas, en France, personne ne les attend. Après le sang, ce sont les larmes qui coulent. »

On pardonnera volontiers à l'auteur certaines inexactitudes, au demeurant fort dérisoires : page 106, par exemple, dans les paroles de la chanson des paras. Mais Jacky Alaux n'est pas écrivain (il en convient très humblement), et ne se prétend pas mémorialiste.

Même s'il a choisi de faire sa vie outre-Atlantique, il est de ces orphelins d'une Histoire qui a laissé béantes bien des plaies ; il s'interroge encore et tente de comprendre à qui a bien pu profiter de ce qu'il estime être un gâchis : « À la France [...] ? Ou encore à l'Algérie, ce

magnifique pays qui a récolté les fruits d'une indépendance bâclée [...] ? ». Des questionnements illusoirement que les pieds-noirs, et plus généralement tous ceux que les événements de 1962 ont traumatisés, dans leur chair ou dans leur âme, ont dû se poser.

Armelle Datin

Maurice G. Dantec
LE THÉÂTRE DES
OPÉRATIONS
JOURNAL MÉTAPHYSIQUE
ET POLÉMIQUE 1999
 Gallimard, Paris, 2000,
 646 p. ; 29,95 \$

Comment faire le compte rendu d'un livre aussi multiple et aussi excessif où l'on retrouve souvent le souffle sulfureux de Nietzsche, sur fond d'exaltation lyrique et de froide provocation ? Le livre est d'ailleurs émaillé de poèmes explosifs.

Le philosophe de « la transmutation de toutes les valeurs », qui disait qu'il fallait philosopher à coups de marteau, s'est trouvé un disciple en la personne de cet écrivain flamboyant dont « Le théâtre des opérations » proclame que seuls les auteurs qui annoncent la fin du monde peuvent envisager l'avenir. Dantec ne se prive ni de l'un ni de l'autre.

Rarement un « Journal » aura eu une telle ampleur et une telle violence militante. Dantec, qui ne dédaigne pas de parler de métaphysique, poursuit une quête furibonde de la Connaissance, sur les traces des traditions mystiques tant

orientales qu'occidentales, d'une Connaissance qui doit transformer l'homme et le projeter au-delà des limites étroites de l'individu.

« Le problème de la vérité, écrit-il dans le style très particulier qui est le sien, c'est qu'elle est incroyable. » Pour cette seule phrase, je recommanderais son livre, même si le ton est parfois excessivement agressif. Dantec attaque sur tous les fronts et son propos est clair et franc ; il mène son combat à visière levée.

Jean-Claude Dussault

Laurent Laplante
L'UTOPIE DES DROITS
UNIVERSELS
L'ONU À LA LUMIÈRE
DE SEATTLE
Écosociété, Montréal, 2000
200 p. ; 22,95 \$

L'entreprise de Laurent Laplante est centrée sur deux maîtres mots : relais et utopie. L'on peut certes « styliser le XX^e siècle de diverses manières » : si notre courte mémoire humaine regorge de noms propres [sic] devenus synonymes de la barbarie moderne, nombreux aussi sont les progrès et les avancées scientifiques. Mais pour Laurent Laplante, les deux faits principaux qui marquent ce siècle, c'est d'une part « l'entrée en humanité planétaire » et d'autre part, « la recherche [...] d'un relais approprié entre l'humanité planétaire et les humains qui végètent au creux du quotidien ». Si le premier constitue l'utopie, le second représente le moyen de corriger cette utopie, c'est-à-dire, de lui donner vie, humanité.

En trois parties totalisant 21 chapitres, Laurent Laplante s'attache avec pertinence à séparer le bon grain de l'ivraie, la bonne utopie – le « souhaitable idéal » – de la mauvaise utopie – qui « propose un dangereux élitisme » –, le bon relais – le relais associatif, qui « relie l'utopie et la personne » et sert les intérêts démocratiques – et le mauvais relais, qui, ploutocratique, ne prête qu'aux riches.

La structure même de l'utopie des droits universels illustre magistralement le propos de Laurent Laplante : chaque chapitre est suivi d'extraits d'un journal « *aux marges de l'écriture* », où l'essayiste rigoureux – utopiste convaincu et convaincant – cède la place à un très humain et très socratique citoyen du monde « plein de doutance », qui tente, comme nous le faisons tous avec plus ou moins de réussite, d'extraire la « substantifique moelle » de ce chaos dans lequel nous plonge la surinformation, véritable fléau qui, avec Pierre Dac, nous fait dire que « tout est dans tout et réciproquement ».

S'affranchissant avec brio des clichés réducteurs et démagogiques dont se sustentent à mon avis trop souvent les folliculaires arrivistes et autres plunitifs sans scrupules, Laurent Laplante réinvente le manichéisme, affine l'opposition dualiste entre le rêve et la réalité, le bien et le mal et autres couples de contraires. La réalité serait plus proche d'un dilemme à la Charybde et Scylla, entre ces idéologies engendrées par le XX^e siècle : le capitalisme – qui affiche son « mépris des êtres humains en réservant ses complaisances à une fraction toujours décroissante de l'humanité » – et le socialisme – qui se discrédite « par l'oppression toujours plus lourde des bêtes à peine humaines soumises à son joug ». « Alternative », « antinomie », « choix » : à eux seuls, ces trois mots résument le credo humaniste d'un démocrate éclairé qui plaide en faveur d'une humanité responsable et intelligente, au sens propre. « Entre la libre circulation des grands fauves et l'espoir d'une humanité plus juste », il faut donc choisir, « non pour le douteux plaisir de partager l'humanité en bons et en méchants. Non pour établir, d'un côté, la thèse, de l'autre, l'antithèse ».

La rigueur intellectuelle et l'étendue de la culture de Laurent Laplante ne sont plus à démontrer ; mais il ne s'agit pas ici du simple exercice intel-



lectuel d'un brillant essayiste, ni seulement du témoignage d'un chroniqueur éclairé. L'utopie des droits universels EST un relais, une charnière – fort bien articulée, cela va sans dire – entre l'utopie et l'humain, entre hier et demain. Il jette un pont, nous propose une voie qui n'a de moyenne que la médiane. Et à ce titre, Laurent Laplante aura réussi une véritable gageure : il donne envie d'être de cette humanité intelligente.

Isabelle Collombat

Andrée Fortin (sous la dir. de)
PRODUIRE LA CULTURE,
PRODUIRE L'IDENTITÉ ?
Les Presses de l'Université
Laval, Sainte-Foy, 2000,
260 p. ; 29 \$

De facture universitaire, cet ouvrage collectif s'articule autour de la problématique suivante : dans une société de plus en plus fragmentée, la culture a perdu sa fonction, traditionnelle, d'homogénéisation des pratiques. Elle ne peut plus se concevoir, nous dit-on, comme une forteresse ou un réservoir identitaires. Dans la société pluraliste qui est la nôtre, la culture est ébranlée par une diversité de conduites sociales et s'écrit désormais au pluriel. Dès lors, on peut s'interroger sur la valeur sociale des pratiques culturelles : les œuvres d'art, par exemple, sont-elles encore des lieux de convergence d'identités collectives (un auteur s'exprimant en lieu et

place de son public) ou renvoient-elles au contraire à l'affirmation ostentatoire d'une singularité, celle de leur auteur ? En réponse à ces questions, quatorze auteurs examinent, de façon très concrète, les faiblesses, les fragilités, les tensions constitutives du processus de « production de la culture et de l'identité dans le contexte de la francophonie d'Amérique » depuis les années 1970 : la dispersion géographique et les « variétés » linguistiques de la francophonie, le devoir collectif de mémoire et le projet individuel d'émancipation de chaque artiste, ou encore les effets pervers des cadrages institutionnels, sont tour à tour analysés. Les essais sont inévitablement de qualité inégale et quelquefois un peu brouillons, mais le découpage du livre en trois parties « Produire la mémoire », « Produire la communauté » et « Métissage » balise bien la démonstration.

Le champ culturel est réduit, et c'est dommage, à ses formes linguistico-artistiques (langue, architecture, photographie, peinture, théâtre, littérature, musique). Pourquoi ne rien dire des pratiques culturelles quotidiennes et ordinaires, les « arts de faire » (la cuisine, les loisirs...) et les « arts de dire » (le conte) ?

L'analyse des politiques patrimoniales, les échecs du théâtre franco-ontarien conçu d'abord dans la stricte allégeance à une communauté francophone minoritaire, les paradoxes de l'art montréalais qui s'est doté d'une identité nationale en s'internationalisant, ou encore les romans de Marguerite-A. Primeau (une francophone de l'Alberta vivant dans un milieu anglophone, qui n'écrit qu'en français et qui enrichit en permanence son imaginaire littéraire de cette décentralisation...) sont autant d'exemples qui viennent illustrer les enjeux et la subtilité de ce questionnement collectif. Une réflexion dont le souci majeur semble être d'échapper au manichéisme « du prêt-à-penser contemporain qui

prescrit que le métissage et l'altérité, c'est bien, alors que la distinction et la différence, c'est mauvais ; que la nation et le nationalisme, c'est dangereux alors que l'ouverture aux autres cultures c'est le salut, [...] que l'enracinement, c'est folklorique alors que la perméabilité aux influences culturelles, c'est la modernité ». Du coup, sous couvert de rendre compte de la complexité des choses, sachant que dans les sciences sociales, la preuve n'est jamais de l'ordre du « tout ou rien » mais du « plus ou moins », le propos général tend vers un consensus : en substance, l'existence d'un groupe ne se décrète pas mais s'entretient et à trop vouloir protéger sa mémoire on risque de la figer. L'identité résulte d'un travail social permanent, elle se structure et s'épaissit dans la perméabilité, le bricage culturel et le frottement à l'autre, courant ainsi le risque de se perdre. Ça sonne juste mais ça paraît un peu fileux (pour un livre militant).

Christine Zahar

Michel Peyramaure
LA TOUR DES ANGES
Robert Laffont, Paris, 2000
463 p. ; 34,75 \$

Pouvoir spirituel, dit-on. Pouvoir éminemment politique qui ne s'embarrassait guère de sainteté. L'histoire de la cour pontificale est sculptée par les intrigues, les blasphèmes, les scandales et les règlements souvent sanguinaires des inévitables imprévus.

Et ce n'est pas ce que l'on a appelé le « second exil de Babylone », c'est-à-dire l'établissement de la papauté en Avignon au cours d'un exil qui dura 70 ans (1309 à 1376), qui bouleversa la pratique du népotisme bien ancrée dans les couloirs de l'intemporel. Avant de soigner les âmes, les diffé-

rents papes qui se sont succédé sur le trône de Saint-Pierre soignaient leurs acquis et manigançaient pour leurs futures possessions.

Ce comportement peu reluisant des représentants de Dieu sur terre est abordé avec force détails et précisions historiques par Michel Peyramaure. C'est l'occasion pour ce metteur en scène de l'histoire d'éclairer, peut-être pas sous son meilleur jour, la vie pontificale et ses à-côtés. Ces six décennies d'épopée avignonnaise sont contées sur le mode narratif par Julio Grimaldi, héros malgré lui des fastes, des apparats et des déchéances de la nouvelle capitale de la chrétienté et de ses illustres instigateurs(trices). Curieuses et sanglantes furent les raisons qui poussèrent le pape Clément V, en 1309, à trouver en Avignon sa terre d'exil. L'époque se distinguait par les massacres des Templiers, tandis que Philippe Le Bel, roi de France, tentait de soumettre ce premier pape originaire de Gascogne à ses desiderata et de lui ravir, ainsi, toute magnificence...

L'écrivain nous laisse humer les *olivades* tout en levant un voile particulier sur cette parenthèse de l'histoire de France.

Sandra Friedrich

Michel del Castillo
L'ADIEU AU SIÈCLE
Seuil, Paris, 2000,
257 p. ; 34,95 \$

Ne pas tricher : seule contrainte de l'éditeur à Michel del Castillo pour la rédaction de son journal de l'année 1999. Résultat de cet engagement, *L'adieu au siècle* s'inscrit à la fois comme un ouvrage distinct et un fragment à part entière du riche parcours littéraire de l'écrivain. Ceux qui connaissent del Castillo, de



père français (titre d'un de ses plus récents ouvrages) et de mère espagnole, y trouveront de nombreuses ficelles éclairant son œuvre et sa pratique d'écrivain. Les autres y découvriront un homme lucide, digne et compatissant qui, depuis sa naissance à Madrid en 1933, a traversé ce dernier siècle du millénaire la mémoire marquée par la trahison et la douleur des années d'enfance.

Michel del Castillo n'a que cinq ans lorsqu'il doit fuir, avec sa mère journaliste, son pays natal déchiré par la guerre civile. Viennent ensuite quinze années d'errance et de souffrance : camp de réfugiés au sud de la France, abandon par sa mère, internement en Allemagne nazie. À Paris, après la guerre, le jeune homme, qui a survécu au camp, survit encore au silence de sa mère et à l'indifférence hargneuse de son père. L'affection, il la connaîtra auprès de sa tante Rita. Et la force de transcender ces années de cauchemar, c'est dans la littérature qu'il la trouvera.

Lecteur boulimique et auteur de quelque 25 romans et essais, del Castillo parle beaucoup des différents aspects de l'univers du livre. Il dédie, entre autres, plusieurs pages à Dostoïevski, écrivain fétiche à qui il a consacré une biographie, *Mon frère l'idiote* (1995), et à Colette, sujet de son ouvrage couronné par le Prix Femina Essai en 1999 (*Colette, une certaine France*). Pour en avoir subi les conséquences, Michel del Castillo abhorre les

Idées, de droite comme de gauche ; il leur préfère la *pensée*. Le récit ironique de ses rencontres avec Sartre, dissertant sur le franquisme et la politique de Cuba envers les homosexuels (quand ces réalités, del Castillo les connaît de l'intérieur !), résume bien son opinion sur l'idéologie et les intellectuels. Il n'est pas tendre non plus avec les politiciens, quand il analyse les événements de la scène nationale française (attentats en Corse et autres scandales) ou internationale (guerre au Kosovo, protectionnisme des États-Unis, marasme politique en Russie), ni avec l'hégémonie économique. En fait, del Castillo déteste tous les manipulateurs. Le récit pudique de la mort tragiquement exploitée de son neveu (le mourant sidéen des publicités de Benetton) le démontre.

Dans *L'adieu au siècle*, Michel del Castillo ne triche pas. Il critique, se révolte, analyse, compatit, réfléchit sur la destinée humaine et sur le monde. Rédigé pour l'année 1999, son journal va bien au-delà ; il est intemporel.

Linda Amyot

Umberto Eco
CINQ QUESTIONS DE MORALE
Trad. de l'italien
par Myriem Bouzaher
Grasset, Paris, 2000,
176 p. ; 19,95 \$

« J'entends vous présenter ici un bref cahier de doléances sur la situation de la presse italienne... » Le syncrétisme de Eco est toujours prospère et certes bien assuré par les lieux d'édition qui capitalisent à souhait cette notoire signature. Essais sémiotiques sur le langage. Romans. Aphorismes. Nombre d'éditoriaux dans la presse italienne. Textes de conférences et débats publiés... Les cinq textes ici réunis (tous déjà parus dans divers journaux et revues), malgré la diversité des thèmes qu'ils abordent en vrac, ont la notion d'éthique pour dénominateur commun, dans la mesure où chacun discerne « ce qu'il serait

bien de faire, ce qu'il ne faudrait pas faire, ou ce que l'on ne doit faire à aucun prix », au sujet de la guerre, de la liberté de presse, de l'intolérance relative au phénomène croissant de migration, etc. Un Eco très avisé, très au fait des actualités politiques et sociales, discutera pour nous de l'intervention d'autrui dans nos décisions quotidiennes, de la possibilité d'un jugement « assuré » – élaboration d'une transcendance – qui ne se réclame pas de l'autorité divine (voire biblique), un Eco qui dressera aussi en douze points la carte de l'Ur-fascisme, ce mouvement idéologique toujours effectif (petite présence fasciste contre laquelle il nous met en garde). Une érudition techniciste cache parfois les failles ou les faiblesses argumentaires de ces exercices de réflexion des plus accessibles – faciles d'accès – qui en appellent toujours au bon sens et au sens commun – à la *doxa* – pour jauger les questions et procurer un développement soigné mais attendu. Eco gagnera toujours le premier prix des concours de composition...

Frédéric Boutin

Christine Brouillet
CORNELIUS KRIEGHOFF
Musée du Québec, Québec,
2000, 16 p. ; 9,95 \$

Ce joli livret, réalisé à l'occasion de l'importante rétrospective du peintre Cornelius Krieghoff (1815-1872), constituerait presque une œuvre d'art, de par la qualité de sa présentation et son concept même, dont plusieurs pages, pliées en quatre, permettent d'obtenir des reproductions de grand format en couleurs. Le texte succinct de Christine Brouillet se veut une libre évocation de quelques thèmes des toiles de Krieghoff, tandis que la présentation de l'œuvre par l'historien de l'art John R. Porter rappelle les particularités esthétiques et l'originalité du peintre. Comme on le sait, Krieghoff, né aux Pays-Bas et décédé aux États-Unis, a



beaucoup voyagé et a vécu une bonne partie de sa vie au Québec, où il a peint des scènes de genre et des portraits pour des amateurs anglophones. Il a été l'un des premiers à peindre la région de Québec, ses paysages, ses chutes d'eau, la vie rurale et les Amérindiens. À ce titre, Krieghoff fait figure de précurseur, recréant – non sans ironie – l'univers québécois du XIX^e siècle dans une esthétique proche de celle des maîtres flamands.

Plus concis que le catalogue très complet de Dennis Reid publié par le Musée des beaux-arts de l'Ontario (*Cornelius Krieghoff, Images du Canada*, Trécaré, 1999), ce livret à prix modique qui fournit un aperçu de l'art de Krieghoff conviendra à tous.

Yves Laberge

Roland Marx
LA REINE VICTORIA
Fayard, Paris, 2000,
537 p. ; 39,95 \$

Roland Marx est spécialiste de l'histoire des îles britanniques et professeur à l'Université de Paris-III. Dans cet ouvrage sur la reine Victoria, il se propose de replacer la souveraine dans son contexte sociohistorique en privilégiant une approche chronologique des événements ayant marqué son règne.

Quoique sérieuse et fouillée, l'étude de Roland Marx n'en est pas moins inutilement longue, notamment à cause

d'une surabondance de citations qui finissent par encombrer la lecture. Non seulement l'auteur aurait eu avantage à resserrer son propos, mais il aurait aussi gagné à lui imprimer une ligne directrice mieux définie. Car c'est là que le bât blesse : à mi-chemin entre la biographie et l'analyse d'une époque, le livre se présente comme un produit hybride où aucun des deux genres n'est réellement approfondi. De surcroît, le lecteur peu informé sur l'époque victorienne n'y apprendra pas grand-chose de neuf, et le portrait qu'il retiendra de la reine Victoria demeurera somme toute assez convenu.

Roland Marx semble avoir eu du mal à faire preuve d'esprit critique vis-à-vis de son sujet, comme s'il avait davantage cherché à rendre le point de vue du monarque que celui de l'historien. On sent chez lui une retenue qui l'empêche d'insister sur le rôle controversé de la monarchie anglaise en ce XIX^e siècle secoué par les revendications sociales. Bien qu'il prenne la peine d'évoquer les rapports parfois tendus entre la reine et « ses » premiers ministres, il élude les questions litigieuses qui auraient pu revêtir une dimension politique. Paradoxalement, malgré son intention de présenter une souveraine inscrite dans son temps, Roland Marx nous laisse de Victoria l'image d'une femme ayant vécu en marge de son siècle.

Louise Villemaire

Jean Bernard
et **Jean Dausset**
LA MOSAÏQUE HUMAINE
Calmann-Lévy, Paris, 2000,
306 p. ; 29,95 \$

Pour qui souhaite réfléchir avec force et espoir *aujourd'hui pour demain*, ces entretiens sur les révolutions de la médecine et le devenir de l'homme valent bien davantage que le *Discours de la méthode* ou la *Phénoménologie de l'esprit*. Non que j'estime *out* nos deux philosophes, mais j'incline à

croire plus nécessaire de me rappeler que dans l'histoire de la médecine, la période que Jean Bernard décrit ici comme la troisième – 1859-1865 – est celle où Darwin publie *L'origine des espèces* et Claude Bernard son *Introduction à la médecine expérimentale* tandis que Louis Pasteur crée la microbiologie et que Mendel découvre les lois de l'hérédité. Que ces travaux n'aient pas eu d'effet immédiat sur la clinique – on ne commence à utiliser les sulfamides qu'en 1937 – n'empêche pas qu'ils soient (avec ceux de Freud, d'Einstein et de quelques autres) – ceux qui « ont le plus changé le sort des hommes que les guerres, les victoires, les révolutions, les bouleversements historiques qui jalonnent le passé de l'humanité... ».

Jean Bernard – épris de Paracelse et pionnier de l'hématologie géographique – et Jean Dausset – admirateur de Laënnec et Prix Nobel de médecine en 1980 pour sa découverte du système HLA (H pour « humain », L pour « leucocyte » et A pour « antigène », groupes tissulaires dont l'identification a fait faire un bond dans la compréhension des facteurs de prédisposition à plusieurs maladies, dont le cancer du sein) – ont été les témoins exceptionnels de la plupart des grandes découvertes de notre siècle. La sagesse qu'ils tirent de leur expérience leur permet de jeter un regard lucide et enjoué sur notre monde. Il ne s'agit pas de chanter naïvement la gloire de leur discipline, mais bien d'évaluer ses réussites et ses échecs (les maladies à gravité moyenne, les virus, les parasites), tant dans les domaines des vaccins et des antibiotiques que dans ceux des cancers, des transplantations ou de la génétique. Nos deux médecins abordent plusieurs grands problèmes de société avec un optimisme intelligent. S'ils n'évitent pas toujours un certain triomphalisme (par exemple, une certaine foi naïve dans le métarécit du progrès et en ce qui concerne les révolutions informatiques et

génétique), ils ont l'intelligence de ne jamais négliger l'histoire et la spiritualité. Signes de prudence et d'enthousiasme.

Michel Peterson

Collectif
**GÉRALD GODIN,
 UN POÈTE EN POLITIQUE**
 L'Hexagone, Montréal,
 2000, 151 p. ; 19,95 \$

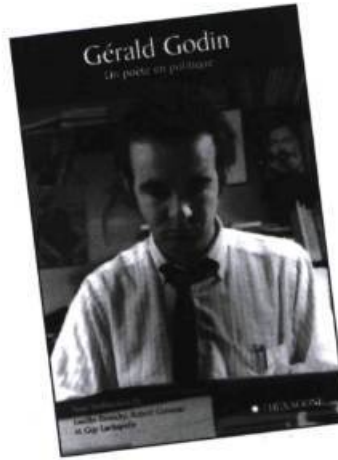
« Un Québec différent de la France, des USA, de l'Europe et même, année après année, du Québec. Les Québécois ne cesseront jamais de nous impressionner. [...] De plus en plus apparaissent les 'nouveaux Québécois'. » Ainsi s'exprime quasi prophétiquement Gérard Godin, alors simple poète, dans un entretien accordé au défunt *Jour* en juin 1976 – alors que le futur ministre ne s'imaginait pas un instant, mais vraiment pas du tout, dansant cinq mois plus tard sur les chaises de l'Assemblée nationale au sein du premier gouvernement indépendantiste de l'histoire du pays.

Inépuisable richard de la personnalité que cet homme, sans doute, pour les citoyens que l'on interrogerait subitement au carrefour d'une artère en fourchette de la métropole. Pour celui-ci, Gérard c'est d'abord un écrivain ; pour cette autre, un *Miniss'* (doué) du temps de Lévesque. Les moins jeunes se souviennent de la plume caustique et acérée du p'tit jeune au *Nouvelliste* de Trois-Rivières d'il y a quarante ans, avant qu'il ne mette bientôt celle-ci – bien tôt et déjà, lui le *Ti-Casse*, le *sans-grades* qui n'a pas été fichu de terminer le cours classique... – au service de l'Histoire de la déprovincialisation en marche chez *Parti pris* et à *Québec-Presse*. Il aura jusqu'à joué du pinceau sur toile, ce polyglotte magni-

fique et grand séducteur des électeurs de Mercier, où un certain 15 novembre il terrassa avec des mots – des mots seulement, mais des mots francs et vrais – le premier ministre qui l'avait sauvagement jeté en tôle en ce *rougéné* Octobre de 1970. Pour quelques autres enfin, c'est le compagnon de Pauline Julien – pour laquelle incidemment il écrira des chansons coups-de-poing (*Poulapaix*, *Litanie des gens gentils...*) à jamais saisies dans le vibrant timbre sonore d'icelle. Et à jamais disponibles à notre terriblement oubliée collective « mémoire longtemps ».

Recueil issu pour l'essentiel d'une rencontre menée sous les auspices de l'ACFAS en 1997, *Gérald Godin, Un poète en politique* se lit d'un trait, sans anicroches sérieuses ; si bien sûr on excepte quelques allocutions un tantinet verbeuses. En attendant une véritable biographie, à venir et nécessaire, ce petit ouvrage nous convaincra malgré tout de l'envergure de ce tendre guerrier ; indécrottable pince-sans-rire dont le purisme non tranchant n'aura pas constitué la moindre de ses qualités d'homme préoccupé par l'humain. Aussi est-ce peu dire que je partage le jugement joliment concis de Marvin Hershorn : « En dernier lieu, sur qui d'autre du monde politique pourrions-nous tenir un colloque à la mémoire d'un personnage qui est de toute évidence un trésor national par son rôle de poète, de journaliste, de politicien, de citoyen ? Godin aura été le grand humaniste de la politique québécoise. »

Car je maintiens que tout Québécois a le devoir de ne pas méconnaître ce que fit et qui fut cette cheville ouvrière de notre univers national. Cheville plus puissante même



que l'effroyable tumeur au cerveau qui tenta sans succès de lui sucer mots et mémoire. Car à la fin la bête dut déposer les armes. Et se contenter de lui cambrioler la vie. Gérard Godin (1938-1994), un idéaliste actif. Et puisse Raymond Lévesque avoir tort lorsqu'il écrit : « Quand on est d'la race des pionniers / On est fait pour être oublié » (« Bozo les culottes »).

Jean-Luc Gouin

David Le Breton
L'ADIEU AU CORPS
 Métailié, Paris, 1999,
 238 p. ; 37,95 \$

Dans le contexte de la mondialisation, où 85 % de la population se trouve brutalement précipitée dans des conditions de vie ni plus ni moins qu'indécentes (j'emploie à dessein un euphémisme), un courant mystique sans précédent, château fort du bio-pouvoir dénoncé par Michel Foucault, renoue avec la tradition de l'ensomatose, c'est-à-dire l'idée des gnostiques, relayée par Descartes et Cioran, selon laquelle la chute de l'homme dans le corps signe sa malédiction. C'est ce fantôme repris par la science actuelle que dénonce David Le Breton dans cet essai vigoureux en montrant comment « l'extrême contemporain », faisant trembler les binômes anthropologiques fondamentaux des sociétés (naturel/artificiel, homme/machine, vivant/inanimé, réel/virtuel, humanité/animalité, etc.),

s'enfonce dans un délire qui dénie les systèmes symboliques et dans un aveuglement légitimant les formes de violence les plus macabres, la possibilité même de la compréhension éthique du monde.

Tandis que des millions d'êtres humains souffrant de par le monde sont déplacés par le cynisme, il en est pour soutenir que le corps est un alter ego détestable à cause de ses performances prétendument médiocres. Une fois le corps conçu comme une « entreprise à diriger », il devient pure surface et l'on peut le modifier en changeant son sexe, en faisant du *body building*, en recourant au *piercing* ou à la chirurgie esthétique. On peut également régler les « tonalités affectives » de son rapport au monde en le gorgeant de psychotropes (du prozac au ritalin en passant par le viagra ou la mélatonine), choisir d'agencer les données d'un enfant à naître en ajustant sa cartographie génétique, la femme devenant dans ce cas aussi inutile que le contact corporel dans la cybersexualité.

Il s'agit en somme de faire propre (pas de liquides infects). Comme le croient les gourous de l'intelligence artificielle et de la sociobiologie, avec l'arrogance naïve qui les caractérise, nous entrons donc dans l'ère de la postbiologie. Et il se trouve même des théoriciennes comme Dona Haraway pour avancer qu'une politique finement concertée de « cyborgisation » de l'humanité permettrait de dissoudre enfin les oppressions de sexe, de classe et de religion ! Ce sont tous ces délires que combat Le Breton, sans aucunement rejeter la science, car sous eux, ce qu'on trouve, c'est finalement la peur de la mort et le fantôme d'immortalité. Heureusement, comme il le soutient, « l'entêtement du sensible demeure » et, reprenant les propos ironiques de Nina Hartley : « Toute personne ayant des orgasmes réguliers peut vous dire l'absurdité de penser que le corps est obsolète. »

Michel Peterson